

XII. LE JOURNAL DES SÇAVANS,

DU LUNDY 17. MAI M. DC. LXXXIII.

SUMMA CHRISTIANA, SEU ORTHODOXA MORUM disciplina, ex Sacris Litteris, Sanctorum Patrum monumentis, Conciliorum oraculis, Summ. Pont. Decretis fideliter excerpta, opera & studio M. Boni Merbesii, Præd. & Doct. Theol. In-fol. 2. vol. A Paris, chez Antoine Dezallier, 1683.

N O U s devons cet Ouvrage au zèle de Monseigneur l'Archevêque Duc de Reims, & au travail de M. de Merbes, Docteur en Théologie.

Le dessein de cet Auteur est de donner des règles certaines pour la conduite des hommes dans tous les états de la vie chrétienne. Il a commencé d'abord par des règles générales, qui sont comme des premières notions; ainsi il établit, par exemple: Que sur le fait de la discipline des Mœurs, chaque Chrétien est obligé de n'embrasser pas moins la doctrine des Peres, que sur ce qui regarde la Foy; parce, dit-il, que n'ayant pas moins reçu des Apôtres l'une que l'autre, ils nous en ont aussi également instruits.

Il découvre ensuite les causes les plus communes des égaremens de la plupart des Chrétiens; & comme le premier & le plus important de tous les devoirs de l'homme est celui d'honorer Dieu, & de le servir de toute l'étendue d'un cœur pur & dégagé des affections corrompues du siècle, il s'est appliqué à régler tous ces devoirs de l'homme envers Dieu, à distinguer les vraies vertus de celles qui sont fausses & trompeuses, à faire connoître qu'il n'y a rien qui éloigne tant de Dieu que le dégoût des choses saintes, la défiance de ses bontez, une confiance présomptueuse en ses miséricordes, l'opposition aux vérités connues, les superstitions, les nouveautés en matière de Religion, & le mépris avec lequel on traite le nom de Dieu, & les choses de la Religion.

Mais parce qu'il ne suffit pas pour être Chrétien de s'acquitter avec fidélité de tous les devoirs envers Dieu, & qu'on est obligé d'aimer le prochain comme soi-même, de contribuer autant qu'on le peut au salut de son ame, à la conservation de son corps par rapport au salut, de sa réputation, de ses biens & des autres avantages, dont il est en possession; l'auteur donne des règles assurées pour tous ces devoirs, & il découvre en expliquant le Décalogue, tous les vices qui combattent ces saintes obligations; ne se contentant pas d'en faire

connoître la racine, mais retranchant avec exactitude tous les rejettons qui en naissent.

Et pour ne pas laisser l'homme en la main de son conseil, qui par la présomption qu'il a de sa propre justice, ou par la négligence de son salut ne rentre jamais en lui-même pour considérer les déreglemens & la corruption de son cœur: Il explique avec tant de netteté les obligations d'un Chrétien par rapport à lui-même & les vices de l'esprit & du cœur qui les rendent coupables devant Dieu, qu'en lisant toutes ces Regles, il lui sera aisé de connoître son état, & les remèdes dont il doit se servir pour en être délivré.

Il a aussi traité des Sacremens en général, & en particulier avec toute l'étendue, & la solidité d'un Théologien consommé qui s'est proposé d'établir les dogmes certains de l'Eglise Catholique, & de ruiner toutes les objections, & les fausses subtilités des hérétiques.

Toutes les verités qui sont établies dans cet ouvrage sont fondées sur les preuves certaines de l'Ecriture sainte, les définitions des Conciles, l'autorité des Peres de l'Eglise, les Décrets des Papes, & sur le sentiment des plus fameux Théologiens de toutes les Universités de l'Europe.

Voilà en abrégé le contenu de cette somme utile à tous les fidèles qui sçavent la Langue Latine, & qui sont capables de pénétrer ces verités, mais particulièrement à tous ceux qui sont apellés aux ministères sacrés, dont les devoirs sont solidement établis dans cet ouvrage.

FRAGMENTA REGALIA, OU LE CARACTERE VERITABLE d'Elizabeth Reine d'Angleterre, & de ses Favoris, Traduit de l'Anglois de Robert Naunton Chevalier, &c. par Jean le Pelletier, in 12. à Rouen, & se trouve à Paris chez la Veuve de Varennes. 1683.

L'HISTOIRE de la Reine Elizabeth que le Chancelier Bacon apelloit *mirabilis inter fœminas, memorabilis inter Principes*, est trop connue pour qu'on ignore le caractère de cette Princesse. Il n'en est pas de même de tous les Favoris, & tous les Ministres qui l'aiderent au gouvernement de l'Etat pendant les 44. années de son Regne; ainsi on a de l'obligation au Chevalier Naunton d'avoir ramassé dans le petit ouvrage, dont le sieur Pelletier nous donne ici la Traduction, le caractère de vingt-deux des plus considérables de ces hommes illustres.

Quelques-uns n'épargnent ni leur sang, ni leur vie pour la gloire d'Elizabeth, & pour l'honneur de leur patrie, tels qu'ont été le Comte

de Suffex, le Lord Effingham, le Lord Hunfdon, & le Ch. Vere, tous grands guerriers, & également braves, sinceres constans à leurs amis, & fidèles à leur Maîtresse, aussi bien que le Lord Willoughby, dont l'inclination pour les armes & la grandeur d'ame le rendoient tellement ennemi des basses soumissions que demandoit cette Cour, qu'il avoit coutume de dire, qu'il n'étoit pas du nombre des Reptiles pour s'y attacher.

La prudence & la sagesse dans l'administration des affaires paroît d'un autre côté en la personne du Baron de Burleigh, du Chevalier Sideny, du Chevalier Walsingham, du Chancelier Bacon, & du Comte de Salisbury.

On y trouve encore les différentes causes de l'élévation, & de la chute de quelques autres de ses Favoris, parmi lesquelles il y en a d'assez particulieres; puisque les uns ont gagné les bonnes graces de la Reine pour être bien faits de leurs personnes, comme le C. de Leicester; & d'autres par l'ancienneté de leur Noblesse, comme le C. de Worcester. L'Eloquence a élevé le Chev. Rawleigh, la moderation Th. Sackvil, & l'agilité Christ. Hatton; ce qui donne lieu à J. Perrot son rival de dire qu'il étoit venu à la Cour en dansant la gaillarde. Ce même Perrot s'est perdu au contraire par son indiscretion, & son peu de retenue à parler. L'ambition a fait décheoir le C. d'Effex de sa haute fortune; trop heureux s'il avoit imité la sage conduite du Ch. Foucques Grevil qui ne brigua jamais rien à la Cour; aussi n'en avoit-il pas besoin, y étant venu dans une abondante fortune qu'il apelloit en riant, *le meilleur soutien d'une vie de garçon.*

OLAI BORRICHII DE SOMNO ET SOMNIFERIS, *Maxime Papavereis dissertatio, in 4. Francof. 1681.*

AL'EXEMPLE des Sçavans qui ont fait plusieurs belles réflexions sur ce sujet, Borrichius a donné depuis peu cette dissertation sur la même matière. Il y propose d'abord comme la plus vraisemblable l'opinion commune de la cause du sommeil; sçavoir que l'on dort quand les esprits animaux n'ont pas de mouvement dans le cerveau, & qu'ils y sont dans une douce & paisible tranquillité. Il dit que pour lors les esprits se condensent, & se forment en petits nuages dans la partie cendrée, où Willis établit la premiere cause, & la source de cette liqueur subtile; qu'en cet endroit ils ne se dégagent pas facilement des corps plus terrestres & plus grossiers, parce que l'action de ceux-là y est beaucoup moindre que de coutume.

Pour ce qui est du principe de cette condensation, il explique avec

Aristote & ses Interprètes, de cette manière.

Quand on a pris des alimens gras & huileux, la chaleur & le mouvement de toutes les parties du corps, principalement l'action du cœur, les atténue & les divise. Cette digestion faite ils s'élevent en forme de vapeur au cerveau, où étant arrivés ils se mêlent entre les esprits animaux, beaucoup plus fins, plus déliés & plus agités qu'eux; ils les embrassent, les serrent de près & arrêtent ainsi leur mouvement rapide & violent. Il se fait alors la même chose que quand on mêle de l'esprit de vin rectifié avec de l'esprit d'urine, excepté que le composé qui en résulte est ici plus grossier & plus épais qu'il n'est dans le cerveau, où le mélange se fait aussi plus lentement & avec moins de précipitation.

Mais parce que de tous les remèdes pour assoupir & pour endormir, le Pavot est sans doute le plus souverain; il en examine la nature par la Chymie, & il fait voir que si l'on distille au feu de sable seize onces de Pavot, on en tire trois onces d'eau, neuf onces d'une huile qui s'exhale comme une grosse fumée; & il demeure dans le vaisseau trois onces & un peu plus de tête morte, le reste s'évaporant à travers les vaisseaux, quoique entourés de trois vessies. Si l'on fait de même distiller une once d'Opium, on en retire soixante gouttes d'une eau très claire, & une demi-once d'huile si fumeuse & si exaltée, qu'elle occupe la capacité d'un récipient assez large, & qu'elle sort par tous les soupiraux comme une nuée blanche, tombant goutte à goutte par le bec de la cornue, & traînant avec elle ce qu'il y a de plus grossier.

Après cette recherche il conclut que la force & la vertu de l'Opium qui est beaucoup augmentée par le sel & par l'esprit de vin, vient en premier lieu de son huile, dont les parties plus délicates & plus subtiles que celles de tous les autres corps oléagineux, montent aisément en forme de vapeur, & courant par tout le corps s'assemblent en certains lieux, se compriment, se serrent & se résolvent enfin en petites gouttes, qui tombant sur quelque liqueur fort agitée en retarde le mouvement & la violence.

Suivant cela il résoud une question fort agitée. On demande si l'Opium, qui n'est autre chose, comme l'on sçait, qu'une larme qui distille des têtes de Pavot, est chaud ou froid. Il répond que si on le considère en lui-même, il est chaud, à raison de ses parties huileuses; mais que si l'on a égard à ses principaux effets, il est froid & très froid, puisqu'il que quelque peu qu'on en prenne, il arrête le mouvement des esprits & des humeurs; & que lorsqu'on en prend avec excès, c'est un poison qui gèle toutes les parties, qui les rend pâles, & qui à la fin cause la mort; que cependant il peut exciter par accident des sueurs, des urines, des selles & des vomissemens,

La

La méthode dont il faut se servir dans la dispensation de cette drogue, suivant les principes de cet Auteur, est de ne la mêler jamais avec d'autres drogues douces & insipides, comme la pierre de Bézoard, l'Antimoine diaphorétique, &c. mais de le joindre toujours avec les remèdes les plus chauds, afin que le froid de l'Opium soit tempéré par leur chaleur; & parmi ceux-ci il faut encore plutôt employer les Onguens & les substances solides, que les Esprits; parce que celles-là suivent l'Opium pas à pas, & que les derniers n'ayant rien qui les tiennent attachés, en devancent l'action, ou la troublent lorsqu'ils sont mêlés avec lui.

JUSTINI HISTORIÆ PHILIPPICÆ, EX RECENSIONE
Joa. Georgii Grævii, &c. In-8. Lugd. Bat. & se trouve à Paris,
chez la veuve Cellier. 1683.

C E U X qui estiment que pour s'appliquer avec fruit à l'étude de l'Histoire, il faut commencer par celle de Justin (la suite en étant trop interrompue dans Saluste, Tite-Live & Tacite) verront ici avec plaisir tous les éclaircissements qu'on peut souhaiter sur cet Ouvrage, tant par les Remarques que le sçavant Grævius nous y donne de son chef, que par le Recueil qu'il y a ajouté des Annotations de Mrs Vossius, le Fèvre, Worsties, Scheffer & plusieurs autres habiles hommes qui avoient auparavant travaillé sur le même sujet.

DESCRIPTION DE L'UNIVERS, CONTENANT LES
différens Systèmes du Monde, les Cartes généralles & particulières
de la Géographie ancienne & moderne; les Plans & les Profils des
principales Villes, &c. par Allain Manesson Mallet, Maître de
Math. des Pages de la petite Ecurie, &c. In-8. A Paris, chez
Denis Thierry, 1683.

C E que porte ce Titre n'est pas la seule chose que renferme cet Ouvrage, que l'Auteur a partagé en 5. Tom. On y trouve encore avec les Portraits des Souverains qui regnent aujourd'hui, leurs Blasons, leurs Titres, leurs livrées & le lieu de leurs sépultures; les mœurs, la Religion, le gouvernement & les divers habillemens de chaque Nation, exprimés par un grand nombre de Figures.

Les nouveaux & les anciens Systèmes du Monde, avec tout ce qui regarde la Sphere, sont expliqués au long dans presque tout le premier Volume, la fin ne comprenant que la description du Continent Septentrionale, ou Terres Arctiques qui nous sont connues.

1683.

M

Les deux parties les plus curieuses sont celles qui traitent de l'ancienne Gaule & de l'ancienne Germanie. L'on trouve dans l'une ce qui regarde la Préfecture des Gaules, & dans l'autre ce qui concerne le détail des dix Cercles, auxquels l'Empereur Maximilien I. du nom, divisa l'Allemagne l'an 1512. après l'avoir divisée en six Cercles l'an 1506.

La Bourgogne qui avoit été comprise dans cette division, est depuis long tems détachée de l'Allemagne, comme tout le monde sçait. Quantité de Villes & de Places qui dépendoient immédiatement de l'Empire, ont été sujettes à une semblable révolution, & ne sont plus Impériales; comme dans la basse Saxe, celle de Gottingen qui appartient présentement au Duc de Brunswich; celles de Lébus, Havelberg & Brandebourg dans la haute Saxe, qui appartient à cet Electeur; Donauvert dans la Suaube, qui est à l'Electeur de Bavière; la Ville & Abbaye de S. Gall. qui sont entrées dans l'Alliance des Suisses, & ainsi des autres dans l'Alsace, la Westphalie, &c.

On y voit la même chose dans quelques Etats Ecclésiastiques; ainsi l'Evêché de Suverin a été sécularisé par le Traité de Munster, en faveur des Ducs de Mekelbourg; l'Archevêché de Magdebourg & l'Evêché d'Halberstat érigés, le premier en Duché & le second en Principauté, en faveur de l'Electeur de Brandebourg; l'Archevêché de Brême érigé en Duché en faveur de la Couronne de Suède, &c.

Nous ne nous arrêtons point aux remarques particulières de chaque Pays; mais il en touche une trop singulière pour être oubliée, sur la plupart des enfans des petits Tartares, qui demeurent plusieurs jours après leur naissance sans pouvoir ouvrir les yeux, comme de petits chiens; ce que l'on attribue à la mauvaise nourriture des meres.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE M. CHRISTOPHE Arnould, Professeur d'Histoire à Nuremberg, écrite à son Fils à Paris, touchant les Champignons ou Morilles de Bohême

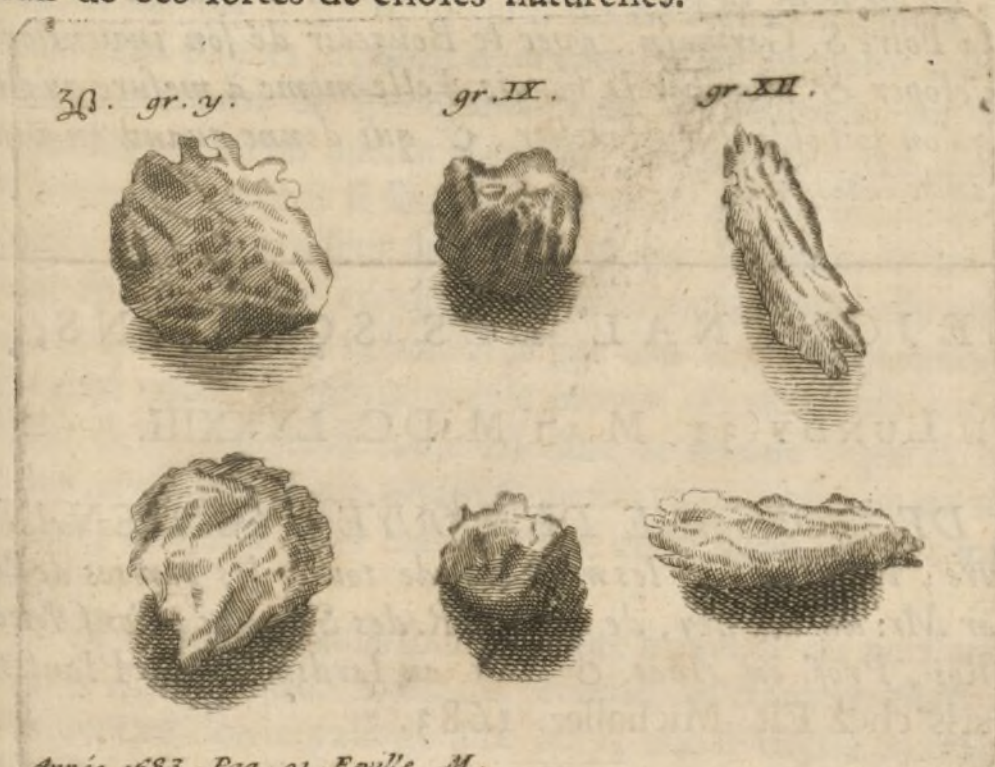
L'ON m'a fait présent de Morilles de Bohême, que vous sçavez passer ici pour quelque chose de fort délicat. En les aprêtant il s'en est trouvé trois fort difficiles à couper, à cause des pierres métalliques qu'ils renfermoient, & qui étoient quasi toutes d'argent. Elles tiennent de la figure intérieure des Morilles; & afin que vous sçachiez mieux ce que c'en étoit, je vous envoie la figure & le poids.

Cela confirme ce qui est rapporté par le P. Balbin Jésuite, dans son Histoire de Bohême, où il dit que l'on avoit trouvé dans des Bois une Baguette d'argent. qui surpassoit d'une coudée la hauteur d'un homme d'une grandeur raisonnable: sur quoi il cite le P. Tonner, qui dit

qu'en ce pays là l'or sortant de la terre en petits filets s'entortille avec les vignes, & qu'il s'en trouve quelquefois au milieu des arbres parmi la moëlle & les veines, qui s'élève en forme de petits filamens à mesure que les arbres croissent.

Le même P. Balbin raconte quelque chose semblable touchant certains Payfans de Bohême, qui ayant vû de petits filets d'or fort déliés, parmi les racines de quelques vieux arbres, sans en connoître le prix & la valeur, parce qu'ils étoient d'une couleur noirâtre, les avoient ramassés & s'en étoient servis, les uns pour faire des cordons à leurs chapeaux, les autres pour ferrer le manche de leurs Faulx qui étoient trop lâches; ce qui ayant été aperçû par un Juif qui avoit un peu plus d'expérience, il leur donna d'autres cordons à la place de ceux qu'ils portoient.

A cet exemple arrivé de nos jours, ce Pere ajoute qu'un Chasseur trouva de même une verge d'argent qu'il aperçut être sortie d'une roche; & qu'un particulier qui avoit un champ semé d'avoine & prêt à moissonner, ayant vû quelques épics plus brillans que les autres, reconnut qu'ils étoient de métal; ce qui les lui fit arracher, & les vendre quelques jours après au Seigneur du lieu, qui les voulut avoir, & qui en fit un présent à l'Empereur Rodolphe, Prince extrêmement curieux de ces sortes de choses naturelles.



Année 1683. Pag. 91. Feuille M.

NOUVEAUTES DE LA HUITAINE, TANT POUR LES
Arts que pour les Sciences.

Les Césars de l'Empereur Julien, traduit du Grec, avec des Remarques & des preuves illustrées par près de trois cent figures, & au-

M ij

tres anciens monumens en taille-douce. in-4. A Paris, chez Denis Thierry.

Le Sr. Duval, Ingénieur & Architecte des Bâtimens du Roy, nous a fait voir ces jours passés un petit Thermometre de son invention, commode & portatif, à la manière des Cadrans Solaires & Montres de poche, de trois pouces seulement de hauteur, & demi pouce de diametre; auquel il aplique plusieurs usages particuliers fort utiles: nous en donnerons au premier jour la description.

Preuves & préjugés de la Religion Chrétienne & Catholique, contre les fausses Religions & l'Atéisme, par M. F. Diroys, Doct. de la Faculté de Paris, chez Estienne Michallet.

R. P. Alexandre Historiæ Ecclesiasticæ Sæculum XI. & XII. in 8. 3. vol. A Paris, chez Antoine Dezallier.

Le Sr. Dalesme invente tous le jours de nouveaux ressorts pour rendre les Chaises roulantes plus douces. Il a entierement perfectionné sa machine à écrire sept lettres, & a designer sept dessains tout à la fois. Ce qu'il y a de commode dans cette machine, c'est que tenant la plume au milieu par le moyen de laquelle toutes les autres se remuent la main ne s'en trouve pas plus chargée que si elle étoit seule, & ce qui se copie en même tems par les autres est si conforme à ce que la main écrit, qu'on a de la peine à les distinguer. Il a fait voir cette machine à la Foire S. Germain, avec le Bougeoir de son invention, qui fait développer & moucher la bougie d'elle-même à mesure qu'elle brûle, sans qu'on soit obligé d'y toucher, & qui donne quand on veut une plus grande lumiere.

XIII. LE JOURNAL DES SÇAVANS,

DU LUNDY 31. MAI M. DC. LXXXIII.

TRAITE' DE L'ORGANE DE L'OUYE, CONTENANT la structure, les usages & les maladies de toutes les parties de l'oreille, par Mr. du Verney, de l'Acad. R. des Sciences, Conf. Med. ord. du Roi, Prof. en Anat. & Chir. au Jardin R. des Plantes, 12. à Paris chez Est. Michallet. 1683.

SUR chacune de ces trois parties qui composent cet ouvrage, suivant que le Titre le porte, nous ne toucherons que les choses qui sont particulieres à cet Auteur, & qu'on peut dire être de son invention.

Il dit, 1. Que la peau dont le conduit de l'Oüie est revêtu, est